

Comment on vivait Comment on mourait
au Stalag 1 B

Témoignage d'un Prisonnier de Guerre Français

Dans notre camp la vie commençait tôt le matin; vers
à 4 H¹/₂ aussitôt après il y avait rassemblement devant
chaque baraque pour l'appel; nous étions alignés sur
~~cinq~~ rangs sans doute furent français mieux nous compter

malgré ça les appels étaient interminables ça durait parfois plus d'une heure à nous compter et à nous recompter, d'abord c'était le tour de deux sentinelles à nous compter, puis ensuite un caporal ou un sous-officier, puis c'était le tour du chef de baraque c'est à dire un Français et pour terminer c'était au tour de l'interprète de nous recompter, et chacun d'eux trouva un nombre différent de P. G. sur les rangs alors il fallait recommencer l'opération. Nous avions bien souvent l'impression qu'ils faisaient durer le plaisir surtout en hiver où l'appel était à 6 heures du matin malgré qu'il faisait encore nuit et le froid rigoureux qui atteignait parfois certains jours jusqu'à 30 à 40 degrés en dessous de zéro. et avec au moins 10 centimètres de neige. Ensuite nous partions en colonne sur la vaste place près des cuisines pour attendre notre tour pour le jus que nous affections pompeusement le café et qui n'était autre chose qu'une sorte de lavasse à peine chaude. Là aussi nous attendions parfois une heure ou deux avant que fut notre tour pendant cette longue attente certains d'entre nous tombaient frappés de congestion. L'été c'était le soleil qui nous terrassait de ses rayons ardents. Après le jus nous retournions à notre baraque. Je fus affecté dès le 1^{er} jour à la Baraque N°2 tout au bout de l'autre côté du camp. Vers 9 heures il y avait la distribution du casse croûte par le chef de baraque; nous avions formés des groupes de 20 et des demi-groupe de cinq nous avions la boule de pain de 1K500 pour cinq un morceau de margarine de la grosseur d'une noix l'un ou bien une tranche de saucisson ou une cuillère de marmelade ou bien encore un petit morceau de miel. A partir de 9 H^{1/2} la distribution de soupe commençait

pour les 1^{er} et ne se terminait pas avant 2 heures de l'après midi pour les derniers. Et à partir de 3 H^{1/2} la séance du jus recommençait jusqu'au soir 5 H^{1/2} à 6 heures. Nous passions donc une grande partie de notre journée à attendre debout les uns derrière les autres pour pouvoir manger ou boire. Nous étions rassemblés ainsi par lot sur la place des cuisines c'est à dire 1800 à 2000 hommes serrés les uns contre les autres comme des sardines pour la bonne raison que les derniers cherchaient à passer au premier rang et au coup de sifflet d'un sous-officier Allemand nous nous précipitions comme des fous devant les cuisines qu'une cinquantaine de mètres nous séparaient. nous bousculant, nous renversant par terre. j'ai assisté plusieurs fois à des scènes bien pénibles, des camarades yant tombé à terre et n'ayant pas eu le temps de se relever. tout le reste de la colonne passait par-dessus eux. d'autres ayant leurs sabots emportés par la cohue étaient entièrement brisés. Une fois une sentinelle se trouva transportée devant jusque devant les cuisines il lui fallut donner des coups de pieds et des coups de poings pour arriver à se dégager de ce troupeau humain. Devant les cuisines il y avait cinq ou six baquets remplis de soupe à chaque baquet un chef faisait la distribution; cinq ou six sentinelles se trouvaient de l'autre côté avec leur fusil surveillant la corvée. Chacun à notre tour nous recevions une louche de soupe, ou plutôt du bouillon dans lequel nageaient quelques morceaux de patates ou de rutabaga. Le système D. était employé par tous les moyens pour la resquille. Aussitôt servi nous faisions le tour et nous revenions nous mettre dans une des colonnes bien entendu sans qu'aucune sentinelle nous voit ou bien l'un des deux sous-off. chargés de

la surveillance de la corvée de soupe. A propos de ces deux
sous-off. l'un était petit est maigre, nous l'avions sur-
nommé Baraké; il ne pouvait pas qu'êlé dans crié ce mot là
et avait toujours une main à son étni à revolver prêt à
sans servir à tout moment, d'ailleurs c'est ce qu'il fit
plusieurs fois. Un jour il tomba sur le dur; il reçut un
majestral coup de poing en pleine figure de la part d'un
P. G. Français. Quant à l'autre un grand costard nous
l'appelions le boeur, il était toujours prêt à se servir de ses
poings pour nous frapper. Je me faisai servir la soupe
dans mon bouteillon; j'avai ma gamelle pendue à mon cein-
turon et ma cafote par-dessus les épaules; de suite servie
dans mon bouteillon je me faufilai en vitesse dans la
rangée à côté et me faisai servir une deuxième fois
ce coup de dans ma gamelle; ou bien je me faisai servir
pour deux ou pour trois dans mon bouteillon en faisant
signe à l'Allemand de service; que mes copains étaient
dernier; cela ne réussissey pas toujours; à la place d'a-
voir double ration; je recevai une paine de cabottes ou
bien un grand coup de pied dans la derrière et je m'éloigné
en mangeant. Toutes les 1/2 heures il y avait un temps d'
arrêt d'environ 20 bonnes minutes avant que le service re-
prenne; ce qui fait que le service de soupe durait de 4
à 5 heures chaque jour. A 3 H 1/2 de l'après midi la distri-
bution du repas du soir commençait. Jamais les 1^{er}, ce repas
était tout à fait simple: une poignée de pommes de terre
bouillies pour chacun de nous; variant de quatre à huit
patates ~~dans~~ lequel se trouvait des fousis, des gelés, de la
boue et de la fiente ^{parme} pourrie ressemblant à une poignée de
fumier; auquel des cochons n'auraient certainement pas

trouvés leur propre nourriture. Cela dura environ deux
mois. Après ce service fut remplacé simplement par la dis-
tribution du jus. Les pommes de terre étaient crues dans de
grands chaudrons, sans être épluchées, ni trées, ni lavées ce
qui fait qu'ensuite les cuisiniers les vidaient par terre en tas
et les recasaient bien pour en faire une purée; ce nous
faisait une pitance encore pire que la précédente car en
ce moment ils nous étaient tout à fait impossible de tirer
le bon du mauvais; c'était véritablement infect. nous
en mangions tant que notre estomac pouvait le supporter
mais bien souvent la plupart d'entre nous allions jeter
notre ration à côté des cabinets. Le lendemain dès le
soleil lève des centaines de prisonniers se rendaient sur ce
des d'ordures afin d'y trouver encore un peu de nourriture
en lequel la veille au soir d'innombrables prisonniers y
étaient arrivés, les Melosets étant continuellement occupés
en tous sens ayant attrapés la dysenterie. Tel fut mon
cas dès les 1^{er} jours on en l'espèce de 24 heures je fus obligé
d'aller environ 17 fois au W. C. craignant bien y laisser
ma peau ce jour là. Comme soupe nous avions la soupe
à la même mélange avec des fousis une fois par
semaine; c'était aussi avec que sale; la soupe avec du
bagas patates ect. Aussi avec un pareil régime inutile
de vous dire les cas de décès qui il y eut les six premiers
mois de notre captivité; il ne passait pas une journée
sans que nous voyions une des nôtres transféré sur un
brancard en direction de la morgue entièrement nu re-
couvert seulement d'une couverture qui été retournée en
suite à la boutique de l'hôpital pour servir d'aubres
malade. Les six premiers mois les pauvres mal-

heureux étaient donc inhumés de cette façon sans cercueil, transportés de la morgue au cimetière sur un tombereau qui servait aussi bien pour le transport des pommes de terre des rutabagas que pour le fumier, il n'y avait pas de cortège pour conduire le convoi mortuaire à part quatre ou cinq Prisonniers qui étaient désignés pour la corvée d'enterrement. Tel fut le cas pour un copain de Carpentras nommé Charlot. ce n'était pas une corvée bien agréable à accomplir fallait-il d'après ce qu'il m'a raconté. Par la suite les corps étaient mis en bière et tout ~~le~~ monde pouvait assister aux obsèques. d'ailleurs il y avait un régiment de soldats Allemands en armes qui rendait les honneurs, mais au début c'était fini que s'ils avaient entendus des chiens au lieu de P. G. D'ailleurs la même scène s'est reproduite à partir de l'hiver 1941 pour les P. G. Russes là ce n'était pas un ou 2 que l'on enterrait à la fois mais parfois jusqu'à 25 ou 30 que l'on chargeait sur le même tombereau. Je ne vous en dirai pas davantage sur la façon qu'ils étaient enterrés eux aussi. Je vous dirai simplement quelques mots au sujet du cimetière. Il se composait en quatre parties. La 1^{re} c'était pour les Polonais, la 2^e c'était pour les Français, la 3^e est la plus importante c'était pour les Russes et la 4^e pour les Italiens. Au début de l'année 1945 j'allai rendre une dernière visite à ces pauvres malheureux quelques jours seulement avant d'être libéré par l'armée Russe. Dans ce cimetière il y avait alors en ce moment 153 Polonais 86 Français et une dizaine de mille de Russes en fait.

dix à douze

environ